

Toutes les guerres prétendent délimiter de nouvelles frontières entre les vivants « ici » et les vivants d'« ailleurs ».

Aujourd'hui, un tel exercice est futile, la frontière tendant désormais à se distendre, sinon à se dissoudre. Inexorablement.

En effet, il n'y a eu, il n'y a, il n'y aura jamais qu'un seul monde, qu'on le veuille ou non et nous en sommes tous des ayants droit.

Les temps n'ont donc jamais été aussi propices pour redéfinir les paramètres de ce qui nous est « en-commun ».

Notre humanité a « en-commun » le fait qu'il n'y a pas de monde, de société, de communauté, de groupe, de famille dont le fondement ne trouve son origine dans une idée ou une autre de la dette.

Sauf à prétendre au divin, nous ne nous auto-engendrons point.

Ce sont d'autres que nous qui, toujours, nous ouvrent à la vie.

Nous ne leur devons pas seulement notre naissance, mais aussi notre langue quel qu'elle soit, nos institutions fondamentales, nos héritages, nos richesses immatérielles – incalculables, non remboursables - dont nous ne sommes pas les auteurs premiers.

Cette forme originaire de la dette nous place dans l'obligation de léguer à ceux et celles qui viennent après nous un monde autrement possible.

Le propre de notre humanité, c'est le fait que nous sommes appelés à vivre exposés les uns aux autres et non enfermés dans nos cultures et nos identités.

Vivre exposés les uns aux autres suppose de reconnaître qu'une part de qui nous sommes devenus trouve son origine dans ce que la philosophe Judith Butler appelle « notre vulnérabilité » qui doit être vécue et entendue comme un appel à tisser des solidarités et non à se forger des ennemis.

Car ce que l'on appelle l'identité n'est pas essentiel.

Nous sommes tous des passants et la réalité d'une communauté objective de destin devrait l'emporter sur le culte de nos différences.

Malheureusement, le propre des moments que nous vivons actuellement est de libérer toutes sortes de forces individualistes, obscures, perverses, que l'on était plus ou moins parvenu sinon à dompter, du moins à reléguer dans le domaine des tabous dans un passé pas très lointain.

Tel est le cas du racisme, du racialisme exacerbé, du nationalisme, du communautarisme, mais aussi de toutes les réponses qui leur sont apportées sous forme de pulsions autoritaires dont il faut marteler encore et encore qu'elles n'épargnent pas les démocraties contemporaines.

La racine de ces différentes formes d'exclusion se trouve dans la difficulté de jouir.

Ces pulsions identitaires « excluantes » sont devenues des pulsions de type libidinal.

Ce racisme a besoin – pour opérer - de la fiction selon laquelle il y aurait des corps purs, des cultures pures, du sang pur.

Aucun corps humain n'est pur, diaphane.

En matière de corps, de religion, de culture, de sang, de roman, de nation, d'état, le blanc n'existe pas.

Tous les corps sont terre sienne, ocre, clair-obscur.

Et c'est ce qui fait d'eux des corps vivants, humains et poreux, ouverts sur ce qui les fait vivre, sur la chair du monde.

Pour donner une nouvelle chance à la démocratie et faire échec aux formes nouvelles de la guerre, qu'il s'agisse des guerres d'agression, d'occupation ou de pillage propres à notre époque, il faut réinventer les termes de la représentation de manière telle que toutes les voix soient entendues et effectivement comptées.

Car si au fondement de la démocratie se trouve le principe de l'égalité, alors il faut reconnaître que les inégalités sociales mettent

en péril son idée même et l'équité indispensable pour les vivants qui la composent.

Cette démocratie des vivants appelle un approfondissement non dans le sens de l'universel, mais dans celui de l'« en-commun », dans un pacte de soin : le soin apporté à tous les vivants du monde, humains et autres, le soin apporté à la planète, car notre monde est un monde fini, limité et par conséquent non extensible à l'infini.

Cet « en-commun » fait place au passant que nous sommes tous et toutes.

Le passant renvoie en dernière instance à ce qui constitue notre condition commune, celle de mortel - notre finitude - en route vers un avenir par définition ouvert.

Être de passage nous sommes et c'est cela finalement – uniquement - notre condition humaine terrestre.

Assurer, organiser et gouverner notre passage et non instruire de nouvelles fermetures, tel est notre devoir d'être, vivants.